

Zeitschrift: as. : Archäologie Schweiz : Mitteilungsblatt von Archäologie Schweiz = Archéologie Suisse : bulletin d'Archéologie Suisse = Archeologia Svizzera : bollettino di Archeologia Svizzera

Herausgeber: Archäologie Schweiz

Band: 35 (2012)

Heft: 4

Artikel: Fascination du Liban : soixante siècles d'histoire de religions, d'art et d'archéologie

Autor: Haldimann, Marc-André / Maila-Afeiche, Anne-Marie / Martiniani-Reber, Marielle

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-309913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

e x p o s i t i o n



Fascination du Liban. Soixante siècles d'histoire de religions, d'art et d'archéologie

— Marc-André Haldimann, Anne-Marie Maila-Afeiche et

Marielle Martiniani-Reber

Les Musées d'art et d'histoire de la Ville de Genève posent aujourd'hui un regard au long cours nécessairement sensible et informé sur le Liban, en partenariat avec le Ministère de la culture/ Direction Générale des Antiquités du Liban, le Musée National de Beyrouth, la Fondation Max van Berchem, la collection d'icônes Abou Adal, ainsi que d'autres collections libanaises.

1

Fascination du Liban

Musée Rath
Place Neuve
1204 Genève
30.11.2012 – 31.03.2013
ma-di 11-18h (11-20h le 2^e me
du mois)

Pourquoi le Liban aujourd'hui? Les multiples confessions contemporaines des Libanais servent trop souvent de toile de fond justificative pour les commentateurs de la planète médiatique se plaignant à en décrire les complexités, souvent mises en exergue pour justifier le risque permanent de guerre civile. En regard de cette interprétation par trop simpliste du quotidien social et politique libanais, un parcours muséographique fondé sur quelque 350 œuvres autorise une exploration au fil d'un temps long centré sur les rites et les religions rencontrées au Liban depuis 4500 av. J.-C. jusqu'à notre présent. Conçu pour le Musée Rath, ce parcours présente des objets et des œuvres jamais exposés.

L'émergence des rites et des lieux de cultes (4500-1500 av. J.-C.)

Le parcours proposé débute par la nécropole de Byblos, qui illustre l'émergence de rites funéraires. Déposés dans des jarres, les défunts sont entourés d'offrandes alimentaires placées dans des céramiques fabriquées spécialement pour cet usage; d'autres objets – hameçons et parures à destination spécifiquement funéraire – les accompagnent. Le monde rituel de Byblos est le seul sur la côte à témoigner, pour la période chalcolithique, d'influences issues du Levant septentrional comme du Levant méridional.

Fig. 1
Byblos, temple aux Obélisques,
figure de veau en bronze (1500 av.
J.-C.).

*Byblos, Obeliskentempel, Kalb aus
Bronze (1500 v.Chr.).*

Byblos, tempio degli Obelisci,
vitello in bronzo (1500 a.C.).

Fig. 2
Byblos, jarre funéraire (4500 av.
J.-C.).

Byblos, Graburne (4500 v.Chr.).

Byblos, olla funeraria (4500 a.C.).

Fig. 3
Saïda, sanctuaire d'Eshmoun, figure
votive d'enfant en marbre (200 av.
J.-C.).

*Saïda, Eschmun-Sanktuarium,
Votivfigur eines Kindes aus Marmor
(200 v.Chr.).*

Saïda, santuario d'Eshmun, figura
votiva di fanciullo in marmo
(200 a.C.).

Le développement de villes sur le littoral levantin implique l'apparition de lieux de culte. Ainsi, à Byblos, le sanctuaire de la « Dame de Byblos » (Balaat) et le Temple aux Obélisques – abritant des stèles votives pyramidales d'inspiration égyptienne – vont, dès 2300 av. J.-C., rythmer au fil d'une histoire millénaire la pensée religieuse de la région. Des milliers de figurines humaines en bronze et animales – hippopotames, félins, singes – en faïence ainsi que des armes seront d'abord offertes aux sanctuaires, avant d'être ensevelies au sein de grands dépôts votifs comportant chacun plusieurs centaines d'objets. Emblématiques, les figurines en bronze de divinités anonymes – essentiellement masculines – sont souvent associées aux Phéniciens. Il faudra toutefois attendre plus d'un demi-millénaire pour que ces derniers apparaissent dans l'histoire du Levant.

Si les nécropoles de Tell Hizzin ou de Tell Arqa attestent la permanence des offrandes funéraires, celle de Sidon illustre à la perfection le caractère méthodique des rituels funèbres.



2

Enterrés dans un cimetière dont la superficie est purifiée par l'apport d'une grande épaisseur de sable propre, les défunts sont couverts d'offrandes florales puis inhumés au terme d'un banquet funéraire. Retrouvés autour des tombes comme dans le sanctuaire, les brûle-parfums ou encensoirs découverts à Sidon sont essentiels aux cérémonies religieuses proprement dites.

A Sidon, dès 1500 av. J.-C., la pratique du banquet funéraire se déroule dans un temple monumental de plus de 48 m de long où l'on pratique la destruction rituelle de centaines d'objets. Les récipients, assiettes, lampes et cruches étaient délibérément brisés avant d'être déposés. C'est au Bronze récent que de nombreux vases à libation arrivent de Mycènes, reflet du goût des Sidoniens pour ces récipients que l'on remplissait de liquides pour les répandre lors des cérémonies. Les offrandes céramiques de la nécropole de Sidon – Dakerman reflètent cette proximité avec le monde égéen.

Dans la plaine de la Bekaa, les objets contemporains mis au jour à Kamed al-Loz – dont deux tablettes cunéiformes rédigées en akkadien – rendent compte d'une situation différente. Ils témoignent de l'importance des contacts avec l'Égypte dans un cadre culturel influencé par la proximité des plaines syriennes et de l'Euphrate.



3

Sarafand et Tyr: l'émergence de l'identité phénicienne (1200-550 av. J.-C.)

Le sanctuaire de Sarafand a livré, aux côtés d'un trône flanqué de sphinx, de nombreux objets votifs. Leurs origines sont diverses: si les amulettes sont essentiellement égyptiennes, les statuettes en terre cuite sont d'origine syro-paestiniennne.

Contemporaine, la nécropole de Tyr offre un reflet exceptionnel des pratiques funéraires: la majorité des tombes comporte deux urnes adossées couvertes par des plats et, pour une petite minorité d'entre elles, les noms des défunts. Ces urnes étaient en effet marquées par des stèles ornées de représentations végétales ou symboliques – tel le trône de Tanit – et portant le nom du défunt. Elles marquent sans doute les tombes des «notables» de la communauté et sont souvent associées à des traces d'offrandes pouvant indiquer le soin permanent de certaines tombes familiales par les descendants. L'alphabet phénicien utilisé pour les épitaphes est un témoignage indiscuté de l'identité phénicienne.

Découvertes à partir de 1846, les nécropoles royales de Sidon ont ancré dans l'imaginaire européen l'identité phénicienne. Cosmopolite, modelé aussi bien par des influences égéennes et égyptiennes que perses, le monde phénicien crée, à l'instar du sarcophage anthropoïde, son propre vocabulaire formel et religieux. Les somp-

teuses parures en or et en pierres précieuses qu'ils contenaient nous sont mieux connues grâce à la découverte exceptionnelle – en 2004 – de tombes encore inviolées.

A partir de 525 av. J.-C., le développement, sous l'impulsion du roi de Sidon Eshmounazar, du sanctuaire monumental voisin d'Eshmoun, le dieu guérisseur vénéré par le biais d'une source sacrée, crée de par son architecture imposante un précédent pour le Levant. Reconstitué et agrandi au fil des siècles suivants, il abrite de très nombreuses offrandes votives dont les *temple boys* (fig. 3), ces représentations en marbre grec d'enfants âgés d'un an, offertes par les fidèles au dieu afin de le remercier de ses guérisons miraculeuses.

De l'époque hellénistique à la période gréco-romaine (333 av. -337 apr. J.-C.)

Conquise en 333 av. J.-C. par Alexandre le Grand, la Phénicie devient un lieu de véritable syncrétisme entre traditions religieuses orientales et occidentales. Si les influences grecques sont désormais prépondérantes, elles sont toujours adaptées par la Phénicie, à l'instar du trône de Tanit Astarté mis au jour à Umm al-Amed ou encore des centaines de statuettes féminines et d'enfants du sanctuaire rural de Kharayeb, issues de moules importés de Grèce mais reflétant les

Fig. 4
Tyr, nécropole, sarcophage du Jugement d'Oreste, marbre attique (2^e s. apr. J.-C.).

Tyr, Nekropole, Sarkophag aus attischem Marmor mit dem Urteil über Orestes (2. Jh. n.Chr.).

Tiro, necropoli, sarcofago del Giudizio di Oreste, marmo attico (II secolo d.C.).



divinités locales liées à la maternité et à l'enfance.

Les villes phéniciennes se transforment en des cités de type grec. Comme l'araméen, relégué au profit du grec, devient la langue du pouvoir et de la culture en Orient, les divinités phéniciennes tels Melqart à Tyr, Eshmoun à Sidon ou Tanit Astarté à Byblos se fondent dans les formes d'Héraclès, d'Esculape ou d'Aphrodite. Des centaines de milliers d'objets leur sont consacrés année après année. Les montagnes du Liban se couvrent entre le II^e et le III^e siècle de temples classiques, représentés par une maquette rarissime du temple de Beit Méry; souvent inachevés, ils rivalisent parfois en taille avec ceux, grandioses, de Baalbek (ancienne Héliopolis).

Des cippes funéraires de Sidon – réminiscences des bétyles (météorites) et des obélisques de l'âge du Bronze – aux sarcophages en bas-reliefs d'une extraordinaire finesse, la société phénicienne absorbe toutes les influences. Loin d'être écrasée, elle opère de subtiles alchimies. Le sarcophage dit du *Jugement d'Oreste*, annonciateur du pouvoir rédempteur de la Bonne Parole, en est un exemple phare.

religion nouvelle, favorisée par Constantin, prend son essor. Les sanctuaires comme Afqa (ancienne Aphaka) ou Baalbek sont fermés ou détruits. Toute manifestation publique ou privée de dévotion païenne est proscrite. Éloigné des frontières orientales de l'Empire, dépourvu de garnisons, le territoire du Liban connaît une longue période de paix et de prospérité qui constitue son âge d'or. Les populations rurales s'enrichissent grâce à leurs productions de vin et d'huile d'olive, tandis que l'artisanat se développe autour des activités traditionnelles comme la céramique, le textile, notamment la soierie et la pourpre.

Le passé chrétien de Tyr est des plus anciens: Paul y passa sept jours en revenant de Chypre (*Actes*, XXI, 3) et y trouva des disciples. Un évêché de Tyr est connu depuis la fin du II^e siècle; la basilique chrétienne, dédiée à la Vierge, est décrite par Eusèbe de Césarée vers 316. Selon Jérôme, un Père de l'Église, Origène y est enterré. Une autre basilique fut édifée par Guillaume de Tyr après la prise de la ville par les Croisés, en 1124; les rois de Jérusalem s'y faisaient introniser et elle servit de lieu de sépulture à Frédéric Barberousse. Le site archéologique a livré récemment quantité de témoignages paléochrétiens de grande qualité, dont une sélection est présentée dans le cadre de l'exposition, tout comme les mosaïques de l'église byzantine de Chhîm, découvertes en 1996, qui révèlent l'implantation rurale du christianisme. Chhîm, village romain, puis byzantin, possédait un temple

Fig. 5

Beyrouth, lampe byzantine en bronze (6^e s. apr. J.-C.).

Beirut, byzantinische Lampe aus Bronze (6. Jh. n.Chr.).

Beirut, lucerna bizantina in bronzo (VI secolo d.C.).

Fig. 6.

Marjhine, encensoir en argent (6^e s. apr. J.-C.).

Marjhine, Räuchergefäß aus Silber (6. Jh. n.Chr.).

Marjhine, incensiere d'argento (VI secolo d.C.).

Byzance et l'Islam

La région du Liban appartient naturellement à la partie orientale de l'Empire romain. Après 324, les persécutions contre les Chrétiens cessent et la



5



6

Fig. 7
Beyrouth, *turbé* (stèle anthropomorphe avec un turban) en marbre (13^e s. apr. J.-C.).

Beirut, turbé (anthropomorphe Stele mit Turban) aus Marmor (13. Jh. n.Chr.).

Beirut, turbé (stèle antropomorfa con turbante) in marmo (XIII secolo d.C.).



7

Fig. 8
Dimanche de Thomas, peintre Hanania (1719).

Thomassonntag, Maler Hanania (1719).

Domenica di Tommaso, pittore Hanania (1719).

païen et des huileries; il relevait du diocèse de Sidon (actuel Saïda). L'église, assez modeste (18.40 x 13.10 m), possédait cependant des mosaïques de grande qualité; elle fut construite vers 498 d'après une inscription: «Sous notre très saint évêque André, le prêtre Thomas et le chorévêque Ianos, l'année 600^e, 6^e de l'indiction».

C'est à 'Anjar, sur le versant ouest de la chaîne montagneuse de l'Anti-Liban, que la première dynastie arabe musulmane, celle des Omeyyades, développe une ville-palais, édifiée au début du 8^e siècle probablement par le calife omeyyade Walid ibn 'Abd al-Malik. Elle est située sur la route de Baalbek à Damas, dans la plaine de la Bekaa, largement arrosée par la source qui lui a donné son nom, 'Ain al-Jarr. Les sources du début du 9^e siècle attribuent la réalisation du chantier à des travailleurs égyptiens, retournés dans leur pays à la mort de Walid en 715. Jamais achevée, la ville est de plan rectangulaire (373.72 x 308.53 m), et reprend les modèles romains. Elle se compose de deux grands palais et de demeures plus petites, d'une mosquée et de bains. Elle est entourée de murailles et, à l'instar des cités antiques, est organisée autour de deux voies principales perpendiculaires, le *cardo* et le *decumanus*. Les fragments de reliefs présents à l'exposition illustrent le décor des principaux édifices de 'Anjar.

Croisades et Chrétiens d'Orient

Les Croisés venus d'Occident avaient quitté Antioche (actuellement au sud-ouest de la Turquie) en 1099 afin de conquérir Jérusalem sans s'attarder pour prendre les villes côtières. Ce n'est qu'après leur conquête de la Ville sainte, en juillet, qu'ils s'implantent sur les côtes afin de protéger leur prise. La présence des flottes occidentales, notamment celles de Gênes et Venise, leur facilite les opérations, alors que les forces arabes, califat fatimide du Caire et principauté de Damas, sont affaiblies par leurs rivalités. Deux états francs se constituent et finissent par

contrôler toute la côte, comté de Tripoli au nord et royaume de Jérusalem au sud.

L'inscription découverte à Tyr, rare, mentionne le célèbre ordre des chevaliers teutoniques. Elle se traduit ainsi: «Au nom du Seigneur, amen. L'an de l'Incarnation du Seigneur 1205, a été réalisé cet ouvrage par la main du sieur Bertaldus et du sieur Garnerius, sur l'aumône des Teutoniques». En 1202, un violent séisme détruisit une bonne partie de Tyr. Cette inscription témoigne sans doute de la phase de reconstruction qui a suivi.

Le monde chrétien oriental poursuit son évolution au sein du Liban; l'adjectif melkite a été choisi pour désigner la peinture réalisée par les Chrétiens de rite byzantin. Une partie d'entre eux se séparèrent de l'Eglise orthodoxe en 1724, s'unissant à l'Eglise de Rome; ils sont connus aujourd'hui comme Grecs melkites catholiques.

Comme les autres Chrétiens dans l'Empire ottoman, les Melkites affirment leur identité religieuse et culturelle, en particulier par l'ancrage dans la



8



Fig. 9
Jbeil, église Saint-Jean-Baptiste,
vue du sud-est. Cliché de Max van
Berchem, 1895.

*Jbeil, Kirche Johannes des Täufers,
Ansicht von Südosten. Negativ von
Max van Berchem, 1895.*

Jbeil, chiesa di S. Giovanni Battista
vista da sud-est. Foto (negativo) di
Max van Berchem, 1895.

tradition de leurs textes hagiographiques. Les liens avec les autres communautés orthodoxes sont renforcés. C'est dans ce contexte que naissent, à la fin du 16^e siècle, les icônes melkites. Les peintres sont surtout formés à l'école grecque, dans des monastères ou des ateliers. Cependant, s'ils reprennent des icônes post-byzantines grecques, ils les réinterprètent et les enrichissent souvent de longues inscriptions calligraphiées en arabe. Certains peintres melkites, comme des descendants de Basile le Moscovite, Yusuf et Nemeh al-

Musawwir, ont aussi calligraphié et enluminé des manuscrits dont des exemples sont présents à l'exposition.

Genève pionnière dans l'exploration du monde islamique

Max van Berchem (1863-1921), grand savant genevois, spécialiste de l'Islam, effectua son principal voyage libanais, en compagnie d'Edmond Fatio, entre le 26 avril et le 2 mai 1895. Durant ce court séjour, il étudia grand nombre de monuments, d'inscriptions arabes, mais aussi araméennes, grecques et latines; ses notes, ses croquis, ses relevés et ses photographies constituent une documentation d'un intérêt majeur. Possédant parfaitement la langue arabe classique, il s'en servit pour approfondir la connaissance de l'histoire et de la civilisation musulmanes. L'essentiel de ses observations était mené sur le terrain et ses relevés ne se limitaient pas à l'épigraphie, sa préoccupation première, mais concernaient aussi la topographie et l'architecture. Il écrivit d'ailleurs en 1921: «un monument bien étudié vaut mieux que le meilleur texte».

La sélection des photographies de Max van Berchem présente les monuments de Tripoli qui constituent le patrimoine islamique le plus important du Liban, d'autres monuments comme ceux des Croisés, ainsi que des paysages.

Zusammenfassung

Um die Vereinfachungen der heutigen Medien sichtbar zu machen, wirft das Musée d'art et d'histoire der Stadt Genf, zusammen mit dem Museum von Beirut, der Fondation Max van Berchem, der Ikonensammlung Abou Adal sowie weiteren libanesischen Sammlungen, einen Blick auf die lange Geschichte der Riten und Religionen im Libanon. Das Musée Rath beherbergt bis am 31. März 2013 an die 350 Kunstwerke, die – weltweit zum ersten Mal ausgestellt – dieses Thema von 4500 v.Chr. bis heute beleuchten. |

Riassunto

I Musei d'Arte e di Storia della Città di Ginevra, in collaborazione con il Museo di Beirut, la Fondazione Max van Berchem, la collezione di icone Abou Adal e altre collezioni libanesi, propongono un'ampia panoramica sui riti e le religioni del Libano per contestualizzare le attuali informazioni sommarie dei media. Il Museo Rath ospiterà così fino al 31 marzo circa 350 opere esposte per la prima volta al pubblico, che illustrano questo tema dal 4500 a.C. ai nostri giorni. |

Remerciements

Publié avec le soutien des Musées d'art
et d'histoire de Genève

Crédit des illustrations

MAH, © DGA - Liban / CHAMAN
Studio, S. Crettenand (fig. 1-7)
Coll. Abou Adal (fig. 8)
Fondation Max van Berchem (fig. 9)